

*Elisabeth Leypold*

## **L'inceste et ses paradoxes**

La loi de l'interdiction de l'inceste est universelle au point que c'est ce qui distingue l'ordre de la nature de l'ordre de la culture, c'est-à-dire l'ordre humain. « Universelle » en tant que loi, elle varie tant dans sa forme que dans son champ d'application, suivant les sociétés, les religions, les classes. L'interdit de l'inceste est universel et ses formes sont universellement différentes. Cette variabilité a toutefois sa limite : quel que soit le statut social, ce qui est universel c'est l'interdiction de l'inceste mère-fils. C'est l'inceste par excellence, sur lequel il n'y a pas de variations sociales.

Si la nécessité de la prohibition de l'inceste peut s'expliquer par la nécessité de l'échange, cela « ne va pas plus loin qu'à nous indiquer pourquoi le père n'épouse pas sa fille. Mais pourquoi le fils ne couche-t-il pas avec sa mère ? Là quelque chose reste voilé<sup>1</sup> ». Ce « quelque chose de voilé » — que le désir d'inceste avec la mère soit le désir essentiel, et sa réalisation celle qu'il ne faut pas — c'est cela l'objet spécifique de la psychanalyse.

Pour expliquer l'inceste et son interdiction à ce niveau-là, au niveau où pour la psychanalyse l'inceste c'est l'inceste avec la mère, il faut prendre en compte pas seulement les relations hommes-femmes, mais quelque chose que l'anthropologue n'a pas à considérer, à savoir la question du sujet et le principe que le désir c'est le désir de l'Autre. Ça concerne donc le garçon aussi bien que la fille. C'est la raison du pré-Œdipe féminin.

En un sens, l'enfant n'est pas né pour être sujet, il est assujéti et son désir est d'être l'objet du désir de l'Autre. L'état de départ est une relation telle que le pouvoir est tout d'un côté. Pour que cette dualité soit viable, il est nécessaire que quelque chose opère comme une loi, comme limite de cette toute puissance. Aussi bien, l'interdit de l'inceste porte sur le fait que la mère ne jouisse pas sexuellement de son enfant, mais aussi qu'elle n'attente pas à son être de vivant. On peut voir la trace de ceci dans

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 82, séance du 16 décembre 1959.

le fait que l'exposition de l'enfant par le père était en Grèce un procédé légal, la mort donnée par la mère est toujours un meurtre.

En un premier sens, la nécessité de la loi est la nécessité de quelque chose qui fasse référence commune, coup d'arrêt au mirage de la toute-puissance, sans quoi ce serait le fondement de la parole qui manquerait. Dans la mesure où il s'agit de jouissance sexuelle, il s'agit que soit signifié qu'il y a une limite dans le sens de jusqu'où on peut aller dans le fait de jouir l'un de l'autre. C'est une constante de l'expérience : plus la mère va dans le sens de la sexualisation de la relation, plus ça produit des effets névrotisants.

La particularité de l'interdiction dans ce cas, du fait même qu'elle soit une loi, laisse sa chance à l'enfant : c'est une loi qui interdit une chose (la mère), mais laisse sa chance pour tout le reste. Sinon, on serait dans l'ordre primitif du père de la horde : « Les moyens de la jouissance sont ouverts au principe de ceci, qu'il ait renoncé à la jouissance close et étrangère, à la mère<sup>2</sup>. »

L'important ici n'est pas dans le refus, mais dans le refus qui fait loi. Ce n'est pas moi qui ne peut pas coucher avec ma mère parce qu'elle me refuse — ce n'est pas une maîtresse — mais du fait que c'est une loi valable pour tous c'est-à-dire qui est dans l'ordre du langage. Une loi n'est pas un phénomène de la nature, ça n'existerait pas sans le langage.

Mais la loi de l'interdiction de l'inceste a cette spécificité de n'être pas énoncée comme telle, elle se signifie, se dit entre les lignes, ce n'est pas une loi positive. En somme, ce n'est pas une loi comme une autre, c'est la loi sur laquelle se fonde l'ordre de la loi lui-même. De fait, l'interdiction de l'inceste avec ses conséquences, ce sont des choses qui s'installent comme effet d'un ordre symbolique, sans que le sujet ait conscience de cette action symbolique sur lui ; c'est quelque chose qui préexiste au sujet et ce qui s'en donne à connaître dans l'expérience, ce sont ses retours dans les symptômes. C'est là que le caractère paradoxal de l'expression de Lacan parlant de « la loi de l'inceste<sup>3</sup> » prend son impact ; paradoxe qui se manifeste le mieux dans le lien qui noue le désir de l'inceste et la castration maternelle.

---

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 89, séance du 11 février 1970.

<sup>3</sup> J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 83, séance du 16 décembre 1959.

Je voudrais, pour montrer ce lien paradoxal, reprendre la question du moment d'éclosion de la phobie du petit Hans. Ce que j'en dirai est le fruit du travail du séminaire qui s'est tenu à l'École de psychanalyse Sigmund Freud sur la question de comment penser le rapport Freud-Lacan. Nous voulions mettre à l'épreuve ce qui a été l'une de nos hypothèses, que l'on pourrait appeler l'hypothèse de la couture : entre le texte de Freud et le texte de Lacan, il est possible de trouver des façons de joindre telle partie de l'un à telle partie de l'autre et que ça produise un frayage inédit.

Freud et Lacan recherchent ce qui a déclenché la survenue de l'angoisse chez Hans. Freud pense qu'elle est liée à l'imminence de la perte de la mère, objectivement et subjectivement motivée. Lacan suit une autre voie explicative, balisée par la problématique phallique à laquelle, après Freud, il accorde une place centrale pour repenser les différents carrefours de la question de l'Œdipe. Pour lui, Hans ne sait que trop qu'il reviendra toujours à son « point de départ<sup>4</sup> », à cette mère. C'est l'imminence de l'implacable retour à la mère et de la mère qui est la cause de l'angoisse. Hans n'a pas pu saisir chez sa mère ce « désir d'autre chose<sup>5</sup> » qui dans l'écriture de la métaphore paternelle permet de substituer un désir de la mère pour le père, en tant que porteur du phallus, au désir de la mère signifié à l'enfant comme étant son phallus à elle.

Mais, s'il n'a pas pu saisir ce « désir d'autre chose » pouvant trouver son complément dans un autre désir, qu'a-t-il rencontré dans ce retour à la mère ? Il ne s'agit pas de la mère avec laquelle il partage, à la satisfaction de chacun, ces jeux charmants de leurre autour du phallus imaginaire, ni de celle dont il dit qu'il l'a vue « toute nue en chemise<sup>6</sup> ». Il a fait passer l'organe au signifiant, avec la trouvaille de ce mot intraduisible : *Wiwimacher*.

Il va découvrir dans la masturbation le plaisir pris à son pénis réel avec ses érections. Ça ne déclenchera pas la phobie qui survient seulement six mois plus tard. Si c'est une condition nécessaire, ce n'est pas une condition suffisante. Freud, le père de Hans et Lacan pensent qu'il doit s'être réellement passé quelque chose. Depuis six mois, l'enfant connaît une

---

<sup>4</sup> J. Lacan, Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 313, séance du 8 mai 1957.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 303.

<sup>6</sup> S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1995, p. 113.

excitation sexuelle intensifiée qui, remarque le père, rencontre la complaisance de la mère : il incrimine la tendresse excessive de celle-ci, son trop grand empressement à prendre l'enfant dans son lit. Freud prend parti pour la mère, initiatrice obligée de l'érotisme de l'enfant : « Elle avait à jouer un rôle prescrit par le destin et sa position était difficile<sup>7</sup> ».

On trouve dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* la même appréciation souveraine de Freud quant au rôle de la mère : « Elle ne fait que remplir son devoir, lorsqu'elle apprend à l'enfant à aimer<sup>8</sup> », et quant à cet apprentissage, Freud, peut-on dire, y va plutôt fort : « la mère gratifie l'enfant de sentiments issus de sa propre vie sexuelle, le caresse, l'embrasse [...] et le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière<sup>9</sup> ».

Freud pense que l'intensification des désirs et de la curiosité sexuelle de Hans sont dus à la naissance d'Anna ; mais surtout, il en fait la remarque, aux scènes de soins donnés au bébé.

On peut penser que ces scènes de soins ont dû réveiller les souvenirs des premières expériences de satisfaction, ce « trésor de souvenirs infantiles<sup>10</sup> », traces de « désirs indestructibles, impossibles à appréhender, impossibles à inhiber<sup>11</sup> », soustraits depuis toujours au préconscient, que dans la *Traumdeutung* Freud dit être « la condition préalable du refoulement<sup>12</sup> » ; il s'agit là de cette première phase du refoulement qu'il nommera refoulement originaire qui, en effet, conditionne les refoulements.

Lacan accentue différemment les choses. La cause du déclenchement de l'angoisse de Hans c'est, dans cette relation entre la mère et l'enfant où le phallus imaginaire est l'objet prévalent, l'entrée en scène du pénis réel. C'est là que devrait opérer le père réel, mettant le pénis réel de l'enfant hors du coup. Le père de Hans n'opère pas cela. Mais le poids de ces remarques n'est pas ce qui peut rendre compte de la survenue de la phobie six mois plus tard. Il y a bien les paroles de rebuffade de la mère de

---

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 110.

<sup>8</sup> S. Freud, *Trois essais sur la vie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1987, p. 166.

<sup>9</sup> *Ibidem*.

<sup>10</sup> S. Freud, *L'interprétation du rêve* [1899-1900], *O. C.*, vol. IV, Paris, PUF, 2003, p. 660.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 659.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 660.

Hans — « c'est une cochonnerie<sup>13</sup> » — six mois plus tôt, lors d'une tentative de séduction de Hans qui ne le laisse pas, apparemment, désarmé ; il rétorque et maintient : « Mais très amusant<sup>14</sup> ». S'il faut retenir l'hypothèse d'un effet après-coup de cette scène, il faut alors que l'occasion d'une seconde scène ait été donnée au souvenir pour qu'il s'en réveille.

En décembre, un jour où sa mère lui donnait le bain, Hans a entendu les paroles qu'une tante qui séjournait chez eux a dites tout bas à la mère : « comme il a un gentil *Pischle*<sup>15</sup> ». Hans a entendu cette caresse faite en parole à son pénis réel — comme l'interprète Freud en note ; la mère, cette fois-ci n'a pas été rebuffante, n'a rien dit. Peu après, survient le rêve d'angoisse qu'il raconte à sa mère : « Pendant que je dormais, j'ai pensé que tu étais partie et que je n'avais plus de maman pour faire câlin [cajoler, caresser]<sup>16</sup> ». Le 5 janvier, il rappelle à sa mère, réveillant une tacite complicité de celle-ci, les paroles de compliment qui accompagnent le regard de la tante sur sa nudité. La mère ne répond pas. Le surlendemain, Hans a une première crise d'angoisse phobique dans la rue. Il veut rentrer chez lui. Le lendemain, il dira : « J'avais peur qu'un cheval ne me morde<sup>17</sup> ».

Qu'est-ce qui, dans cette deuxième scène de séduction à l'origine de la phobie, a suscité l'effroi dont l'angoisse, puis sa localisation phobique, sont la mise en forme défensive?

Freud dit des refoulements originaires qu'ils sont occasionnés par l'effraction que peuvent produire des forces excessives d'excitation. Il dit aussi que le mécanisme de contre-investissement qui maintient les traces mnésiques du commencement de la vie à l'état de refoulé, est ce qui garantit la permanence du refoulement originaire. Permanence qui donc ne va pas de soi. Certains évènements sont « si analogues au refoulé qu'ils ont le pouvoir de le réveiller<sup>18</sup> ». La deuxième scène de séduction serait-elle un évènement capable de réveiller pour Hans le refoulé originaire ? Et la question se pose : si le refoulé originaire est comme tel inaccessible à la

---

<sup>13</sup> S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans », *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 103.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 106.

<sup>16</sup> *Ibidem*.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 107.

<sup>18</sup> S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1986, p. 189.

représentation, trou dans le symbolique, comment fait-il retour ? Peut-il faire retour sous forme non pas de rejeton, mais de trou où le sujet peut s'engloutir ?

Qu'est-ce qui, dans cette scène qui a laissé la mère et l'enfant sans mot, a fait retour et laissé l'enfant sans recours ?

Lacan évoque la passivation primordiale qui fait la position originaire de l'enfant par rapport à la mère. Il la rapporte au fait de la prématuration, mais aussi au fait qu'il peut en totalité être pris comme métonymie du phallus qui manque à la mère, celle que Lacan dit « inassouvie » et privée de façon intenable, « *quaerens quem devoret*<sup>19</sup> », cherchant quel dévorer et engloutir. C'est le gouffre de la castration maternelle que rencontrent les tentatives de séduction incestueuses du petit Hans. Et sa phobie est une tentative de symbolisation de la jouissance incestueuse qui a fait effraction. Le désir d'inceste, le désir de jouir d'être le phallus qui comblerait la mère équivaudrait à la mort de l'enfant. Autre jouissance, jouissance originellement refoulée qui ne peut être dite par nul sujet, car les mots manquent à la dire, mais qui s'offre en spectacle sublimé en toutes les *Piéta* du monde.

Dans le *Discours aux catholiques*, Lacan a exprimé de façon explicite qu'il y avait au cœur de l'Œdipe une *Urverdrängung*, un refoulement originaire que nous devons identifier, me semble-t-il, à la jouissance de l'inceste en tant qu'elle est la *vis a tergo* à la racine du ravalement de la vie amoureuse. Rappelant que Freud a détecté les motifs du ravalement de la vie amoureuse — « il l'a rapporté d'abord au drame de l'Œdipe, c'est-à-dire à un conflit dramatique articulant une refonte plus profonde du sujet, une *Urverdrängung*, un refoulement archaïque » — il poursuit : « Freud n'a jamais eu [...] l'audace de proposer une cure radicale de ce conflit inscrit dans la structure<sup>20</sup> ».

Freud remarquait qu'il n'y a aucune horreur innée, naturelle de l'inceste et rapportait la dite « horreur » à l'interdit. Mais, pensera-t-on, l'horreur est quelque chose de spécifique ; ce n'est pas la culpabilité. À vrai dire, la langue est un guide sûr : c'est le même mot — *Scheu* et *Abscheu* — qui sert à Freud pour désigner l'horreur de l'inceste et l'horreur de la

---

<sup>19</sup> J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 195, séance du 27 février 1957.

<sup>20</sup> J. Lacan, « II – Il me faudra ajouter “non” », deuxième conférence à la faculté universitaire St-Louis à Bruxelles le 10 mars 1960 (dite « Discours aux catholiques »), *Psychoanalyse* n° 4, 1986, revue de l'École Belge de Psychanalyse, pp. 163-187.

castration. L'horreur de l'inceste c'est l'horreur de la castration. C'est que le désir d'inceste est, en effet, éminemment paradoxal : c'est au bord de combler le gouffre (maternel) que le gouffre se dévoile.

Mais faudrait-il faire le pas suivant et se trouver devant cette conclusion inattendue : l'interdit de l'inceste serait-il le démenti de la castration maternelle ? Je laisserai la chose en suspens et reprendrai pied avec la question que je formulais dans mon argument. Lisant ce que dit Freud dans son article sur le ravalement de la vie amoureuse — « pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par là, heureux il faut [...] s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste<sup>21</sup> » — je posais la question de savoir de quelle « familiarité » il pouvait s'agir, quand la dite représentation suscite l'horreur.

Pour le mariage avec la mère, n'aie pas peur !  
Combien d'autres aussi dans leurs rêves  
N'ont-ils pas couché avec leur mère ?  
Qui compte pour rien ces fantasmes  
Traversa la vie avec le moins de peine<sup>22</sup>.

Ce sont les paroles de Jocaste à Œdipe. Comme Freud, elle a reconnu que l'inceste hante les représentations oniriques des hommes ; mais elle veut compter pour rien la vérité de ce désir.

Se familiariser avec la représentation de l'inceste, c'est d'abord — c'est le sens de la phrase de Freud — se familiariser avec le fait que la mère a une sexualité. Ceux qui le nient, c'est-à-dire tous les enfants des Hommes à leur début, et parfois très tard, refoulent leurs désirs incestueux.

« Se familiariser avec la représentation de l'inceste », cela se dit en allemand « *sich befreunden mit* » : que la représentation de l'inceste nous soit amie. Lacan assigne comme fin exigible de la cure d'un analyste la subjectivation de sa mort « pour que la vie, qu'il doit guider à travers tant de destins, lui soit amie<sup>23</sup>. ». Il y faut sans doute aussi une familiarité avec le gouffre de *l'Urverdrängung*.

---

<sup>21</sup> S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse [1912] », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989, p. 61.

<sup>22</sup> Sophocle, *Œdipe roi*, v. 980-984.

<sup>23</sup> J. Lacan, « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 349.